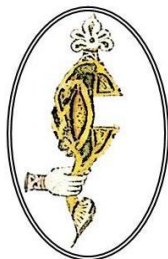


---

# LA BOÎTE À ÉCRITURE



КУТИЈА ЗА ПИСАЊЕ  
KUTIJA ZA PISANJE

MILORAD PAVIĆ

EXTRAIT

© Traduit du serbe par Maria Béjanovska



MANUSCRIT DE PARIS  
ENVELOPPÉ DANS UNE BANDE DESSINÉE ANGLAISE

– C'est toi qui as affiché cette annonce dans la librairie « Shakespeare » ? me demanda une voix de femme au téléphone.

– Oui, répondis-je.

– Je vais à la fac, maintenant. Je fais des études d'ingénieur en bâtiment. Est-ce que tu sais où ça se trouve ?

– Moi aussi, j'étudie la construction, répondis-je comme un boulet de canon, j'y serai, devant l'entrée, dans trois quarts d'heure.

Lorsque je l'ai vue j'ai tout de suite compris, d'après la position de ses pupilles, que son œil gauche avait traversé plus de réincarnations que son œil droit. Il était plus âgé que l'autre d'au moins 1500 ans. Et il ne cillait pas. Elle est arrivée avec un livre sous le bras.

– As-tu lu ce livre ? lui demandai-je.

– Non, répondit-elle. Je ne lis pas beaucoup. Et toi, tu l'as lu ? Ou bien ce n'était qu'un truc pour me prendre en défaut ?

– Oublie ça, dis-je. Veux-tu que nous préparions les examens ensemble ?

– D'accord, mais entendons-nous bien. Pas de baisade pendant le travail. Après, on verra. D'accord ?

– D'accord, dis-je.

C'est ainsi que nous avons commencé à étudier ensemble les « mathématiques I » et, comme elle ne venait pas de la province comme moi, nous travaillions dans son vaste appartement de la rue Filles du Calvaire.

Tous les matins, de bonne heure, je passais devant sa voiture *Layland-Buffalo* qui lui appartenait. Avant cela, je me baissais dans le parc donnant sur la rue de Bretagne pour

ramasser un caillou que je mettais dans ma poche, puis je sonnais et je grimpais à son étage. Je n'emportais pas avec moi des livres, des cahiers et des instruments ; tout était chez elle, toujours prêt à servir. Devant elle, étincelait l'écran de dix-sept pouces d'un *Pentium*. Nous travaillions de neuf à onze heures, puis on nous servait le petit-déjeuner, avant de continuer jusqu'à douze heures. Plus tard, nous révisions la matière que nous avons déjà apprise. Pendant tout ce temps, je tenais dans ma main le caillou qui, au cas où je m'endormirais, tomberait et me réveillerait avant qu'elle ne remarque quoi que ce soit. Ou bien, si je n'avais pas envie de dormir, je regardais sa guitare posée dans un coin de la pièce. Sur les murs, à la place des tableaux, il y avait des timbres postaux agrandis, sous verre, qui représentaient des voiliers et des bateaux. Après treize heures, elle continuait à travailler toute seule, moi je parlais sans en faire autant.

C'est ainsi qu'on préparait l'examen de mathématiques tous les jours sauf le dimanche, où elle travaillait de nouveau toute seule. Elle remarqua vite que mon apprentissage prenait de plus en plus de retard par rapport au sien. Elle devait penser que mes départs prématurés étaient dus à mon envie de travailler seul, l'après-midi, afin de rattraper mon retard, mais elle n'en disait rien.

– Que chacun, comme le ver de terre, mange son chemin devant lui, se disait-elle probablement, consciente qu'un conseil donné à un autre n'est pas utile pour soi-même. En dépit de notre accord, pendant la pause, elle embrassait ses propres genoux en y laissant des traces de son rouge à lèvres, ou bien elle me montrait sa langue à travers ses cheveux qui lui cachaient le visage. Et comme je ne réagissais pas, respectant notre accord, il n'est rien arrivé entre nous. En réalité, derrière la coquinerie qu'elle jouait, elle était timide et d'une certaine façon naïve sans en être consciente elle-même. De plus, elle n'était pas du tout éveillée sexuellement et, de toute évidence, elle avait dû avoir de mauvaises expériences et se méfiait d'une nouvelle liaison. C'est pourquoi, elle repoussait toute initiative « après les examens »... Il est plus facile d'apprendre à un oiseau à se boutonner qu'à faire l'amour à ce genre de personne...

– Qui es-tu ? me demanda-t-elle brusquement.

– Tu peux trouver la réponse toi-même. Il existe un vieux secret qui permet à chacun de se voir soi-même, ou quelqu'un d'autre, comme dans un miroir si son regard est celui d'un miroir. Toute la poésie ancienne de la Grèce et de Rome répète toujours et la même histoire cachée. Celui qui sait écouter, il l'entendra. Celui qui ne le sait pas, ne l'entendra pas. Selon une explication, les mâles et les femelles ne respirent pas de la même façon. Selon une autre, les hommes et les femmes qui marchent n'ont pas le pas de la même longueur. Quoi qu'il en soit, la chose se résume à ce qui suit. Les femmes et les hommes se divisent en ceux qui ont le souffle triple et ceux qui ont le souffle double. Ils sont nés comme ça, c'est dans leur caractère, dans leur nature.

Il existe des femmes dont la nature s'exprime en double rythme, leur souffle est d'abord long, puis il devient court, ou si tu veux, leur premier pas est plus long que le deuxième. Elles sont toujours un peu pressées. Elles ont cent rêves rapides en une seule nuit. Il y a aussi des hommes, qui ont un rythme double, mais ils commenceront toujours par une inspiration courte, suivie d'une longue. Ils s'efforceront à ce que leur premier pas soit hésitant et court, alors que le deuxième sera long. Ceux-là sont toujours pris en flagrant délit. Mais il y a parmi nous des gens qui ont deux inspirations consécutives longues, ou deux pas de la même longueur. Ces pas ne sont ni masculins ni féminins. Ils sont peut-être hermaphrodites, ce sont les pas les plus anciens. C'est ainsi que l'on marchait avant la séparation des sexes.

A part ceux-là, il existe une autre espèce de femmes dont le caractère est marqué par un triple rythme. Le premier pas de celle-ci sera toujours méfiant et court, le deuxième long mais le troisième de nouveau court, ou bien elles auront toujours au début d'un travail le souffle court, suivi d'un souffle long et enfin de nouveau un souffle court. Avec de telles femmes les hommes ne savent jamais où ils en sont. Car l'homme ne sait pas compter jusqu'à trois.

L'espèce masculine s'exprime en triple rythme et est marquée par un premier pas long et décidé qui est suivi de

deux courts. Ce sont ceux qui manquent l'occasion. Enfin, chez certains caractères rares, les deux pas courts et hésitants sont suivis d'un long pas robuste. Ils ne sont pas faciles, ils travaillent à long terme et réalisent toujours ce qu'ils ont décidé...

Chacun peut, toi aussi, savoir qui il est et où il se trouve à partir de cette ancienne échelle.

– Et toi, où es-tu sur cette échelle ? me demanda-t-elle sans recevoir de réponse. Elle devait la trouver elle-même.

Lorsque la période des examens de septembre est arrivée, nous nous sommes mis d'accord pour nous rendre ensemble à la faculté le jour déterminé. Très émue, elle n'eut pas le temps de se rendre compte que je n'étais pas venu. Seulement après sa réussite, elle se demanda ce qui s'était passé avec moi. Et moi, j'étais absent. J'ignore si elle avait un amant et si elle attendait, selon notre accord, de nous rencontrer sans l'obligations d'étudier. Car nous étions maintenant dans la période qu'elle avait nommée « nous verrons après l'examen ». Mais nous ne nous sommes pas revus. Quoi qu'elle pensait, je ne me suis pas montré jusqu'au printemps.

– Pourquoi, d'ailleurs, chaque petite bête serait-elle obligée de ramasser du miel ? conclut-elle, mais dans le même temps, se posant sûrement la question suivante:

– Que fait-il en réalité ? Il est peut-être l'un de ces porteurs de sourires qui achète sa marchandise à l'Est pour la vendre à l'Ouest.

Au moment où il fallait préparer l'examen de « Mathématiques II » elle me rencontra un matin à la faculté, remarquant avec intérêt mes coudes rapiécés et mes cheveux longs, qu'elle n'avait pas vus auparavant. Et tout se répéta comme la première fois. Chaque matin, j'arrivais à une heure déterminée, elle traversait l'atmosphère verte et dense de son grand appartement, comme à travers une eau pleine de courants chauds et froids, elle ouvrait la porte un peu endormie, mais avec un regard qui casse les miroirs. Elle m'observait quelques instants essorer ma barbe dans mon couvre-chef et enlever mes gants. En réunissant le majeur avec le pouce, je les retournais d'un mouvement décisif à l'envers en un seul mouvement des deux mains.

Dès que j'avais fini on se mettait au travail. Elle avait décidé de travailler assidûment, ce qui était le cas chaque jour. Nous étions assis devant l'écran de télévision accroché au mur, éteint et muet comme sa colonne musicale. Quand elle se sentait fatiguée par l'écran couvert d'équations, elle observait mes jambes dont l'une était toujours prête à faire un pas, alors que l'autre se tenait tranquille. Puis elles changeaient de rôle. C'est avec une volonté inébranlable et systématique qu'elle observait tous les détails de l'objet sans tenir compte si c'était le matin, lorsque nous commençons le travail frais et dispos, après le petit-déjeuner ou vers la fin, lorsqu'elle travaillait plus lentement, mais sans sauter le plus petit détail. Comme si elle voulait rattraper quelque chose qu'elle aurait manqué. Parfois, elle m'observait songeuse avec ses beaux yeux sur son large visage, entre lesquels il y avait de la place pour toute une bouche. Ou alors elle faisait une croix avec sa langue en guise de bénédiction. Moi, je restais fidèle à notre accord. Je la quittais à treize heures et elle n'a pas tardé à remarquer que j'avais du mal à rester attentif, que mon regard vieillissait en une heure et que je n'arrivais pas à la rattraper.

La période d'examens de juin approchait et elle avait l'impression que je ne serais pas prêt pour passer l'examen, mais elle se taisait se sentant un peu coupable.

– Je ne dois tout de même pas l'embrasser sur son coude pour qu'il travaille ? S'il coupe son pain sur sa tête, ça le regarde...

Cette fois-ci, ne me voyant pas me présenter à l'examen, elle s'étonna et, après l'avoir passé elle-même, elle consulta la liste des candidats pour voir si je n'étais pas prévu pour l'après-midi ou pour un autre jour. A sa grande surprise, mon nom n'était sur aucune liste des candidats. Il était évident que je ne m'étais pas inscrit.

Elle revint chez elle contente de son succès mais complètement dubitative sur ma situation. Comme elle savait lire les odeurs, elle a certainement senti qu'il y en avait d'autres, étranges, entre les feuilles de ses dossiers, car ils sentaient autrement. C'est ainsi qu'elle découvrit mon bloc-notes que j'avais oublié le jour précédent chez elle. En le

consultant, elle comprit que je n'étudiais nullement le bâtiment, que je n'étais même pas inscrit à cette faculté, mais dans une autre où je passais d'ailleurs régulièrement mes examens. Elle se souvint des heures sans fin de nos études en commun, qui devaient être pour moi un effort inutile, du temps perdu, et se posa la question inévitable : Pourquoi ? Pourquoi est-ce que je passais tout ce temps avec elle en étudiant des matières qui n'avaient rien à voir avec ce qui m'intéressait et n'avaient aucun rapport avec les examens que je devais passer moi-même ? Elle réfléchissait et elle arriva à une seule conclusion : il faut toujours tenir compte de ce qui est passé sous silence, tout cela n'était pas à cause des examens mais à cause d'elle.

– Qui l'aurait cru, pensa-t-elle, qu'il serait si craintif et que pendant des mois il n'oserait pas me déclarer son affection.

Elle se rendit immédiatement à la chambre que j'avais louée avec quelques jeune gens de mon âge venus d'Asie et d'Afrique, elle s'étonna de la misère qu'elle y constata et apprit que j'étais parti en voyage. Comme on lui avait donné l'adresse d'une petite ville près de Salonique, au bord de la mer Egée, elle sauta dans son *Buffalo* et partit en Grèce me chercher, décidée à ne pas dévoiler ce qu'elle avait découvert. Et ce fut ainsi. En route, elle acheta à Salonique une vieille *horloge d'amour*, une boule de verre pleine de liquide qui mesure la durée de l'acte amoureux.

Elle arriva au crépuscule et trouva au bord de l'eau la maison délabrée, mais fraîchement repeinte, à peine plus large que sa porte, grande ouverte, et un taureau blanc attaché à un clou sur lequel était enfoncé un pain frais. A l'intérieur, elle remarqua un lit, une icône sur le mur, sous l'icône un pompon rouge, une pierre percée accroché à une ficelle, une toupie, un miroir et une pomme. Au-dessus de la porte d'entrée était accroché un sifflet en forme de phallus. Sur le lit était étendue une jeune personne nue aux cheveux longs, halée par le soleil, le dos tourné à la fenêtre et appuyée sur son coude. La vallée profonde qui descendait le long de son dos et se perdait entre ses hanches se courbait un peu et disparaissait sous la couverture de laine hérissée. Elle avait l'impression que la jeune fille

allait se tourner d'un instant à l'autre et qu'elle pourrait voir ses seins, profonds, robustes et brillants à cause de la chaleur du soleil couchant. Elle attrapa le sifflet et souffla dedans pour attirer l'attention sur sa présence.

– Kmt ! fit à peine le sifflet.

Lorsque la personne se tourna vers elle, elle comprit qu'il ne s'agissait pas d'une femme. Appuyé sur un bras, je mâchais mes moustaches trempées dans du miel, en guise de dîner.

– Il faut souffler trois fois, dis-je.

Elle posa sur la table son cadeau, la clepsydre d'amour, sans arriver à oublier la première impression d'avoir vu une femme dans mon lit misérable. Mais ce sentiment ainsi que la fatigue du voyage s'estompèrent rapidement.

Dans l'assiette dont le fond était un miroir elle reçut un double dîner, pour elle-même et pour son âme qui se reflétait : des haricots blancs, des noix et du poisson et, avant le dîner, une pièce en argent qu'elle tenait, tout comme moi, sous la langue pendant qu'on mangeait. C'est ainsi qu'avec un seul dîner nous étions nourris tous les quatre: nous deux et nos deux âmes dans les miroirs. Après le dîner, elle s'approcha de l'icône et me demanda ce qu'elle représentait.

– Un téléviseur, dis-je. Autrement dit, c'est une fenêtre vers un monde qui utilise une autre mathématique que la tienne.

– Comment ça ? demanda-t-elle.

– Comme ça, répondis-je, ton calcul n'est pas bon. Voyons pourquoi. Le singulier, le point et l'instant présent composent ton monde mécanique et son calcul. Mais ce calcul est faux. Ta mathématique ne retient pas l'eau.

– Tu me le dis maintenant après avoir passé des heures à apprendre par cœur cette même mathématique ! Prouve-moi ce que tu affirmes !

– C'est très simple ! Lève tes cinq doigts et compte-les. Tu me diras qu'il y en a cinq. Et tu auras raison. Ils sont le pluriel et peuvent être comptés. Maintenant lève un doigt et compte le singulier ! Ce n'est pas possible. Le singulier n'a



aucune quantité. On ne peut pas la compter. Sinon, nous pourrions compter aussi Dieu.

Quant au point, trouve sa largeur, sa longueur ou sa profondeur. Pas possible ? Bien sûr que ce n'est pas possible. Le point est un point. Point !

Tu entends ? Tu entends ce qui fait tic-tac sur le mur ? De quoi se nourrit l'horloge ? De hics ! Comment savoir l'heure puisque l'horloge ne fait que des tic-tac, tic-tac. Et ce « tic-tac » est incommensurable !

Comment croire en ta mathématique qui est privée de toute mesure ? Pourquoi toutes ces machines, avions et voitures fabriqués à la mesure de ces illusions quantitatives ont-ils une durée courte, trois, quatre ou plusieurs fois plus courte que la vie humaine ? Regarde, j'ai aussi un *buffalo* blanc, comme toi. Mais il est conçu d'une façon différente que le tien qui est programmé à Layland. Vérifie, et tu verras qu'il est dans certains domaines meilleur que le tien.

– Est-il apprivoisé ? demanda-t-elle en souriant.

– Bien sûr, répondis-je. Essaie-le, sans crainte.

Devant la porte, elle caressa le grand taureau blanc et doucement elle monta sur son dos. Lorsque je suis monté moi aussi tournant mon dos vers ses cornes et la regardant elle en face, je le conduisis le long de la mer où il marcha avec deux pattes dans l'eau et deux autres sur terre. D'abord elle fut étonnée lorsque je commençai à la déshabiller. Ses habits tombaient morceau après morceau dans l'eau puis elle me déshabilla aussi. Pendant un instant elle quitta le dos du taureau pour monter sur moi, sentant mon poids en elle de plus en plus lourd. Le taureau, sous nous, faisait tout ce que nous devions faire et elle ne savait plus qui lui faisait plaisir, le taureau ou moi.

Assise sur ce double amant, elle a vu à travers la nuit que nous avions longé la forêt de cyprès blancs, près des gens qui ramassaient au bord de l'eau la rosée et les pierres trouées, près des gens qui faisaient du feu dans leurs ombres et les brûlaient, près de deux femmes baignées de lumière, près d'un jardin long de deux heures, où pendant la première heure chantaient les oiseaux, pendant la deuxième tombait le soir,

pendant la première fleurissaient les arbres fruitiers, pendant la deuxième, après les vents arrivait une tempête de neige. Alors elle sentit que tout mon poids passait en elle et que le taureau changeait de direction l'emportant vers la mer du soir, nous abandonnant enfin aux vagues qui nous sépareraient.

\* \* \*

Au soleil couchant, nous buvions du vin. Elle me regardait enlever les bas avec mes jambes, l'une s'aidant de l'autre.

– Pourquoi les gens détestent-ils l'avenir ? demanda-t-elle.

– Parce qu'ils savent qu'il apporte la fin du monde. Ils ont peur.

La fin du monde est aujourd'hui si mûre et si possible qu'un papillon, à tout moment, peut la provoquer avec un battement de ses ailes...

– Est-ce que ta mathématique permet de calculer comment cela va se passer ?

– Peut-être. Nombreux sont ceux qui pensent qu'on pourra voir la fin du monde de n'importe quel endroit sur le globe terrestre. Mais il faut savoir ce que cela veut dire.

Si l'on peut voir la fin du monde de n'importe quel endroit, cela veut dire que l'espace va disparaître. Donc, la fin se produira parce que le temps sera séparé de l'espace de sorte que l'espace sera détruit partout. Il n'y aura que le temps muet libéré de l'espace.

– Allez, soit, dit-elle malgré elle. On voyait encore sur son front la trace de son chapeau de paille.

– Tu vois, je ne pense pas ainsi. Dans l'antique Hainan, près du temple, il y avait un lieu de sacrifice rond autour duquel étaient bâtis des sièges qui servaient à observer la fin du monde. C'est de là qu'on pouvait le mieux voir la fin du monde. Ils attendaient, donc, la fin du monde dans un seul point. Pour eux, il s'agissait de la fin du temps et non pas de l'espace. Car si l'on peut voir la fin du monde dans un point

unique, cela veut dire que dans ce cas et à cet endroit le temps sera aboli. C'est la fin du monde. L'espace se libère du temps.

– Moi, j'aimerais parler de l'amour, et toi tu me parles de la fin du monde.

– Mais justement, je te parle de l'amour. Il n'y a pas d'espace dans le cœur, il n'y a pas de temps dans l'âme...

\* \* \*

Les journées passaient lentement, et les nuits blanchissaient rapidement. Les vendredis, au lieu de faire carême, nous nous taisions pendant vingt-quatre heures. Un matin, le jour où nous retournions à Paris, je lui ai acheté une petite pipe en terre pour femmes. Ni cet été là, ni plus tard, elle ne me dit un mot sur sa découverte sur mes études. Elle a simplement glissé mon bloc-notes entre mes livres sur l'étagère.

Pendant l'hiver, à Paris, elle préparait son examen de fin d'études et, lorsque je lui ai proposé de travailler ensemble, elle a accepté sans rien dire. Comme avant, nous travaillions chaque jour de neuf heures jusqu'au petit-déjeuner, puis jusqu'à midi, seulement elle n'insista plus à ce que je connaisse la matière, feignant d'ignorer que je faisais mes études dans une autre faculté. Après cela, il nous restait encore une demi-heure pour nous séparer des livres et nous jeter dans son lit aquatique.

\* \* \*

Lorsqu'en automne elle passa son dernier examen et obtint son diplôme, elle ne fut nullement surprise de ne pas me voir à la faculté.

Elle fut étonnée en revanche de ne plus me voir ensuite. Ni ce jour, ni les jours suivants, ni les semaines suivantes, ni pendant les saisons d'examens suivantes. Plus jamais. Et je n'étais plus à mon adresse parisienne. Étonnée, elle conclut que ses estimations de mes sentiments pour elle étaient in-

exactes. Ce n'est pas l'amour mais quelque chose d'autre qui me liait à elle.

Elle eut rapidement du succès dans sa spécialité, elle travaillait sur le projet de la Bibliothèque Nationale à Paris, elle continuait à s'acheter des lavabos transparents ou des baignoires en verre tapissées de sable, et offrait à sa sœur de minuscules réveils érotiques que l'on met dans sa petite culotte.

Mais, l'hésitation me concernant ne l'avait pas quittée. Pourquoi étais-je avec elle pendant ses études alors que je disparaissais ensuite ? Je l'imaginai lire les odeurs autour d'elle imbibée de musique dans son appartement de la rue des Filles du Calvaire, là où nous avions préparé ensemble ses examens. Et se cassait la tête autour de ma disparition jusqu'à un après-midi où son regard s'arrêta par hasard sur le service à thé *Wedgwood*, qui était resté sur la table depuis le matin.

Elle sentit l'odeur des restes et comprit.

Pendant des mois, jour après jour, et avec un effort énorme, perdant mon temps et ma force, j'étudiais avec elle seulement et seulement parce que chaque matin j'avais un petit déjeuner chaud, le seul repas que je pouvais avoir pendant mes études à Paris.

En comprenant cela, elle se demanda encore s'il était possible que je l'aie, en réalité, haïe ?

Première édition en serbe :  
Dereta, Belgrade, 1999.